



Michel
Winock

Le Monde selon VICTOR HUGO

*Pensées, combats,
confidences, opinions
de l'homme-siècle*

Tallandier

LE MONDE
SELON VICTOR HUGO

DU MÊME AUTEUR

- Les Communards* (avec Jean-Pierre Azéma), Seuil, 1964 ; Thierry Marchaisse, « Octets », 2015.
- La III^e République : 1870-1940* (avec Jean-Pierre Azéma), Calmann-Lévy, 1969 ; Hachette, « Pluriel », 1978 ; Thierry Marchaisse, « Octets », 2015.
- Victor Hugo dans l'arène politique*, Bayard, 2005 ; Thierry Marchaisse, « Octets », 2015.
- La République se meurt 1956-1958*, Seuil, 1978 ; Gallimard, « Folio Histoire », 1985, 2008.
- La Fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques de 1871 à 1968*, Calmann-Lévy, 1986 ; Seuil, « Points Histoire », 2009.
- Chronique des années soixante*, Seuil, « xx^e siècle », 1987 ; « Points Histoire », 1990.
- 1789. L'année sans pareille*, Hachette, « Pluriel », 1989 ; Perrin, « Tempus », 2004.
- Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, « Points Histoire », 1990, 2014.
- L'Échec au roi, 1791-1792*, Olivier Orban, « Réserve ouvrage », 1991. Repris sous le titre *La Grande fracture 1790-1793*, Perrin, « Tempus », 2014.
- 1991. Les frontières vives*, Seuil, « Journal de la fin du siècle », 1992.
- Le Socialisme en France et en Europe. XIX^e-XX^e siècle*, Seuil, « Points Histoire », 1992, 2018.

(suite en p. 317)

MICHEL WINOCK

LE MONDE
SELON VICTOR HUGO

*Pensées, combats, confidences,
opinions de l'homme-siècle*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2938-5

Introduction

Le monde selon Victor Hugo se partage entre le réel et l'imaginaire. Il vit pleinement la réalité de son siècle qui voit naître et se développer la révolution industrielle et l'apparition d'une nouvelle classe sociale, le prolétariat ; il connaît l'exil et la guerre ; il participe à la longue transition qui, malgré les résistances de l'Ancien Régime, connaît l'émergence de la société démocratique et le triomphe final de la République. Il fait corps avec l'histoire du XIX^e siècle qui l'a vu naître en 1802 et mourir en 1885 : à lui seul il en est un résumé des avatars, des désastres et des espérances.

Le monde selon Victor Hugo fait largement sa part à l'imaginaire. Chef de l'école romantique qui s'impose d'abord par le théâtre, il devient l'écrivain le plus célèbre de son temps, exerçant son génie dans tous les genres, le drame, la poésie, le roman, le récit de voyage, les discours officiels. Enraciné dans la réalité historique

– parlementaire sous trois régimes différents –, il porte en lui le rêve d'une société qui donnerait pleinement vie à la liberté, à l'égalité et à la fraternité – la formule de 1848 qu'il complète par l'idée impérieuse de justice.

L'idéalisme d'Hugo a fait sourire, mais nombre de ses utopies, dénoncées par les conservateurs de toute obédience qui l'ont haï, ont pu se concrétiser après lui : l'accès pour tous les enfants à une école émancipée de la tutelle religieuse ; les lois sociales contre la misère ; l'ébauche d'une construction européenne ; l'abolition de la peine de mort... Contrairement à une tendance contemporaine, Victor Hugo fut un apôtre du Progrès, voyant dans la marche de l'humanité une longue ascension vers un monde réconcilié dans la paix générale.

Il s'est cru, en effet, l'élu d'une mission, s'estimant, dans sa foi religieuse détachée de tous les dogmes, le « trépied de Dieu », le Poète-Prophète, le Poète-Mage dont le devoir civilisateur lui était assigné. Il est un guide, un phare qui montre la route, l'éveilleur des consciences, le pédagogue du peuple. Adversaire des prêtres, il fut lui-même un prêtre laïque. « Victor Hugo, écrit Paul Bénichou dans *Le Sacre de l'écrivain*, a été l'incarnation de [son] temps parce que sa vie elle-même et son œuvre se sont déployées selon ces couleurs : Tradition, Progrès, Régénération future. » De la nostalgie monarchique à l'idéal républicain, il aura été le miroir génial de la transmission des pouvoirs, depuis l'alliance du trône et de l'autel jusqu'à la fondation de

INTRODUCTION

la République démocratique et laïque. Non seulement le témoin et l'acteur de la seule évolution politique, mais de la mue spirituelle qui a dépossédé l'Église de sa domination séculaire et consacré l'affranchissement du genre humain.

Cet ouvrage n'est pas une nouvelle biographie de Victor Hugo. Selon l'esprit de la collection où il s'inscrit, il inventorie les grands thèmes de la vie et de l'œuvre du poète : sa carrière d'écrivain, sa famille, ses amours, ses campagnes pour la justice, ses luttes contre la peine de mort, son exil, sa ferveur pour Napoléon I^{er} et sa colère contre Napoléon III « le petit », sa rupture avec le catholicisme et sa conversion à la République, ses relations avec l'invisible et l'au-delà. La chronologie en est parfois bouleversée, mais elle n'en est pas moins présente, sous-jacente ou explicite : il fallait aussi le montrer, l'homme et l'œuvre ne sont pas d'un bloc figé ; ils ont évolué au fil du siècle, depuis les ambitions du jeune poète royaliste jusqu'à la gloire du héraut républicain.

L'esprit de famille

C'est en vers, dans le célèbre poème de 1830 qui ouvre *Les Feuilles d'automne*, que Victor Hugo nous a laissé sa fiche d'état civil :

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,

LE MONDE SELON VICTOR HUGO

Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Victor Hugo rend hommage à sa mère qui l'a, par ses soins, sauvé de la mort à sa naissance. « Ô l'amour d'une mère ! » Madame Hugo, il la prétend d'un « sang breton » et, dans le dernier vers du poème, il évoque sa « mère vendéenne ». À vrai dire, Sophie Trébuchet était née à Nantes en 1772. Si Hugo s'autorise à lui attribuer une origine vendéenne, c'est parce que Sophie avait un grand-père qui, procureur à Nantes, était né en Vendée. Gageons que l'appellation « vendéenne », approximative, donnait, sous la plume du poète, un relief historique au royalisme de sa mère. Orpheline à onze ans, celle-ci avait été prise en charge par une tante paternelle qui prit soin de lui faire lire Voltaire. Plus tard, la jeune fille s'était mariée à un officier républicain en service à Châteaubriant, Léopold Hugo, un peu plus jeune qu'elle, et aussi exubérant qu'elle était réservée. Ce père, « vieux soldat », ne mérite pas, dans le poème, la même ferveur que la mère : il était rarement présent. C'est toutefois à une de ses mutations militaires, dans le Doubs, que Victor doit d'être né à Besançon.

La désunion parentale

Victor était le troisième fils de Sophie et Léopold. L'aîné, Abel, était né en 1798, Eugène en 1800, et le chétif benjamin le 26 février 1802. Besançon, qualifié approximativement de « vieille ville espagnole », ne fut qu'un lieu d'habitation précaire, car six semaines après sa naissance la famille fut dans l'obligation de déménager à Marseille, ce qui limite les attaches de Victor Hugo avec la Franche-Comté. Léopold Hugo, fils d'un menuisier de Nancy, avait entrepris une carrière militaire à la fin de l'Ancien Régime, l'avait reprise sous la Révolution et la poursuivra sous l'Empire fondé en 1804. De Marseille, il avait gagné la Corse avec ses trois enfants, tandis que Sophie s'attardait à Paris pour défendre la cause administrative de son mari auprès de la hiérarchie militaire. La correspondance entre les deux époux révèle leur dissentiment : aux lettres d'amoureux de Léopold, l'absente tarde à répondre. Elle ne le rejoint qu'au moment où il est en poste à l'île d'Elbe. Lieu qui lui déplut et d'où elle repartit pour Paris en novembre 1803, cette fois avec ses enfants. La mésentente entre les conjoints était d'abord physique : le soldat était doté d'un tempérament exigeant ; sa Sophie qu'il « adore » repoussait froidement ses avances, au prétexte de ne plus vouloir d'enfant. À Léopold, elle préfère un de leurs amis, officier lui

aussi, du nom de Lahorie, le parrain de Victor. Avec lui, elle a noué une liaison d'amitié affectueuse, à l'insu de son mari. Celui-ci, de son côté, a comblé sa frustration en prenant une maîtresse, Catherine Thomas, qui le suivra partout.

Le désaccord des parents et le métier du père, trop nomade, ont eu pour conséquence l'éducation toute maternelle que reçurent Victor et ses frères. À Paris, en 1809, ils élurent domicile dans un ex-couvent d'une impasse donnant rue Saint-Jacques, les Feuillantines. Le propriétaire y résidait et en louait une partie. Cette résidence, dotée d'un jardin enchanteur, devait devenir le paradis rêvé dans l'imaginaire du poète. C'est dans ce jardin, farci d'oiseaux et de fleurs, que Victor compta parmi ses partenaires de jeu une petite fille du nom d'Adèle, qui deviendra sa femme. Ses parents, les Foucher, étaient des amis des Hugo ; ils resteront longtemps proches de Sophie.

Aux Feuillantines, où ne pénétra jamais Léopold, Sophie abritait clandestinement son ami Lahorie. Celui-ci avait trempé dans le complot contre Napoléon fomenté autour du général Moreau ; il était recherché par la police. Pendant dix-huit mois, il trouva refuge dans la chapelle désaffectée de l'ancien couvent. Sous le nom de Courlandais, il partageait la vie de la famille et complétait l'instruction des trois fils Hugo, qui apprirent de lui à lire et traduire le latin sans dictionnaire, tandis que leur père était occupé par la guerre

en Espagne. Sur une imprudence de sa part, Lahorie fut repéré, arrêté et mis au secret à Vincennes.

Cet événement motiva sans doute Sophie dans sa décision de rejoindre son mari en Espagne avec ses enfants. Là-bas, Léopold, apprécié par le roi Joseph Bonaparte, avait été nommé gouverneur de Guadalajara, où il vivait avec sa maîtresse. Décidé à rompre avec sa femme, ce n'est pas lui qui encouragea la venue de Sophie à Madrid, mais son frère Louis qui, de retour à Paris, après avoir combattu en Espagne, était désireux d'un rapprochement entre sa belle-sœur et son frère. Il était arrivé aux Feuillantines triomphant, en apprenant aux enfants et à leur mère que Léopold venait d'être nommé général. Sophie fut peut-être séduite par la nouvelle condition sociale de son mari, dont la fortune sensiblement accrue pourrait lui faire oublier les vaches maigres des dernières années. Peut-être craignait-elle aussi d'être compromise après l'arrestation de celui qu'elle avait protégé si longtemps chez elle. Toujours est-il qu'elle prit bientôt le chemin de Madrid avec ses trois enfants.

Après un voyage long et éprouvant, en diligence, puis en carrosse, un voyage pittoresque aussi auquel les enfants prirent un immense plaisir, alors que leur mère bougonnait contre la cuisine à l'huile, le mauvais goût du vin et l'assaut des punaises la nuit, la petite troupe arriva à Madrid, à la grande colère de Léopold. Celui-ci déposa alors une requête en divorce devant

le tribunal de Guadalajara. En même temps, il faisait entrer son aîné Abel dans les rangs des Pages du roi et faisait admettre les cadets, à leur grand dépit, au collège des Nobles, tenu par des religieux au couvent de San Antonio.

Malgré les aléas de ce séjour dont Victor et Eugène rentrèrent avec leur mère en mars 1812 tandis que Léopold gardait Abel, ces jours passés outre-Pyrénées dans des moments assez dramatiques devaient retentir tout au long de la vie et de l'œuvre de Victor Hugo. À ce sujet, on a pu parler de son « hispanisme » en évoquant *Hernani*, *Ruy Blas*, *Torquemada*, mais nombre de ses poèmes (« La Légende de la nonne », « Guitare », etc.) portent la marque de cette influence. Un monde d'alguazils, d'alcaides, de don Quichotte et d'inquisiteurs, mais aussi de jolies femmes qui passent sur le pont de Tolède « en corset noir ».

De son côté, relâché, Lahorie, qui n'était pas attiédi dans sa rage antinapoléonienne, participa au complot du général Malet en cette même année 1812, ce qui lui valut d'être fusillé avec ses complices. Hugo relate l'épisode dans *Actes et Paroles* : « Nous allâmes rejoindre notre père en Espagne. Puis nous revînmes aux Feuillantines. Un soir d'octobre 1812, je passais, donnant la main à ma mère, devant l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. Une grande affiche blanche était placardée sur une des colonnes du portail ; celle de droite ; je vais quelquefois revoir cette colonne. Les

passants regardaient obliquement cette affiche, semblaient en avoir un peu peur, et, après l'avoir entrevue, doublaient le pas. Ma mère s'arrêta, et me dit : "Lis." Je lus. Je lus ceci : "– Empire français – Par sentence du premier conseil de guerre, ont été fusillés en plaine de Grenelle, pour crime de conspiration contre l'empire et l'empereur, les trois ex-généraux Malet, Guidal et Lahorie." "Lahorie, me dit ma mère. Retiens ce nom. Et elle ajouta : C'est ton parrain." » L'épisode, dira Hugo, aura une influence ineffaçable sur lui. Il aura vécu, enfant, dans l'ombre de la mort.

Madame Hugo était une éducatrice à la fois exigeante et libérale, voltairienne et incroyante tout comme son mari, qui était franc-maçon. Grande liseuse, elle autorisait à ses enfants la lecture d'ouvrages qui n'étaient pas tous de leur âge. Le loueur de livres, un dénommé Royol, lui en avait fait la remarque, et la mère lui avait répondu « que les livres n'avaient jamais fait de mal à personne ». Revenue aux Feuillantines avec ses enfants, elle avait engagé un précepteur, du nom de La Rivière, qui complétait les leçons de l'école. Quand l'invasion étrangère commença en 1814, le général Hugo fut chargé de défendre Thionville. Madame Hugo, royaliste, n'était pas mécontente de voir tomber Napoléon, mais il lui fallut loger un officier prussien et ses soldats quand Paris fut pris. Le général Hugo, lui, fut destitué de son commandement et mis en activité. De retour à Paris, il prit à tâche de trouver une pen-

sion pour ses fils qui les préparerait à l'École polytechnique. Eugène et Victor se retrouvèrent ainsi à la pension Cordier, lorsque commencèrent les Cent-Jours en mars 1815. Leur général de père fut de nouveau envoyé à Thionville, où il s'acharna si bien qu'il défendait encore la place après Waterloo contre les Alliés. Il dut l'abandonner le 8 novembre 1815, la paix ayant été signée. Plus tard, Victor Hugo exaltera le courage de son père, « ce héros au sourire si doux ». Pour l'heure, celui-ci, mis en demi-solde, s'installe à Blois au printemps de 1816. Le couple Hugo s'est dissocié, le général vit désormais avec Catherine Thomas. Mais de loin il n'entend pas laisser à sa femme le monopole de l'autorité familiale ; la pension qu'il lui verse lui permet d'intervenir, et ses fils se rendent à ses exigences.

Au pensionnat Cordier, Eugène et Victor se montrent moins férus de mathématiques que de poésie. Seuls, en tâtonnant, ils apprennent les règles et riment en cachette. Pendant ces trois ans de pension, de 1815 à 1818, Victor compose des poèmes de tous les genres, traduit en vers Virgile et Horace, écrit une tragédie, *Irtamène*, suivie d'une autre, *Athélie ou les Scandinaves*, s'attaque à un opéra-comique, *À quelque chose hasard est bon...* Sa prodigieuse fécondité littéraire se révèle. En 1817, il décide de participer au concours de l'Académie française, dont le sujet du prix de poésie était : « Le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situa-

tions de la vie. » À quinze ans, il obtient une mention et son nom apparaîtrait dans les journaux.

Suivant la volonté de leur père, Victor et son frère Eugène poursuivirent leurs études au collège Louis-le-Grand. La poésie restait l'objet de tous les soins de Victor. Abel fit entrer l'un et l'autre dans un groupe de jeunes gens de son âge, le *Banquet littéraire*. Une fois par mois, ses membres se lisaient à haute voix des morceaux choisis de leur récente production. À partir de l'été 1818, les deux frères revinrent habiter chez leur mère. Ils la suivirent dans ses fréquentes visites à ses amis Foucher pendant l'hiver 1820. Ces soirées ne brillaient pas par l'éclat de la conversation, Madame Hugo ne levait guère les yeux de sa couture, leurs hôtes étaient peu bavards, mais Victor n'aurait pour rien au monde manqué une de ces veillées monotones, tant Adèle Foucher, devenue une belle jeune fille, attisait sa flamme.

La statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf, que la Révolution avait abattue, ayant été remise à sa place en 1818, l'événement inspira les Jeux floraux de Toulouse qui proposèrent pour leur prix de poésie « Le rétablissement de la statue de Henri IV ». Madame Hugo encouragea ses deux fils poètes à participer au concours. Victor envoya d'abord une ode déjà toute prête, « Les Vierges du Rhin », avant de composer et d'adresser le poème imposé sur la statue redressée du Béarnais. Les deux poèmes obtinrent réciproquement l'amarante

d'or et le lys d'or, tandis qu'Eugène devait se consoler avec des mentions.

Cette distinction, Victor comptait bien qu'elle contribuerait à le faire valoir aux yeux de Monsieur et Madame Foucher. Ceux-ci passaient cet été-là dans une maison de campagne à Issy, au grand dam de Victor. L'été fini, les soirées reprirent à l'hôtel de Toulouse où habitaient les parents d'Adèle. Le jeune poète s'aperçut avec bonheur que ses sentiments rencontraient ceux de la jeune fille. Deux ans plus tard, il se souvenait du moment où il s'était déclaré :

26 avril – Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie ! C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puisque je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ma réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion. Je m'attachai avec violence à l'idée d'être quelque chose pour toi, tout mon être fut fortifié, je voyais enfin une certitude sur la terre, celle d'être aimé.

Un amour possessif le dévore. Dans les *Lettres à la fiancée*, Victor avouera naïvement sa jalousie : « Je ne

- Refaire la démocratie. Dix-sept propositions* (dir. avec Claude Bartolone), Thierry Marchaisse, 2016.
- La France républicaine. Histoire politique, XIX^e-XXI^e siècle*, Robert Laffont, « Bouquins », 2017.
- Les Lieux de l'histoire de France* (dir. avec Olivier Wieviorka), Perrin, 2017.
- Les Années Mitterrand 1981-1995, Journal politique 2*, Thierry Marchaisse, 2018.